

Chanter les silences

Yara El-Ghadban

Numéro 164, hiver 2020

Je découvre qu'on peut faire du porno durable

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93792ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

El-Ghadban, Y. (2020). Chanter les silences. *Moebius*, (164), 111–118.

Chanter les silences

Yara El-Ghadban

À Francine

Fais chanter les silences. Un soupir n'est pas un vide. Pas un trou. Il a un rythme, une musique. Chante-le-moi, Yara, ton silence. De toutes les choses que ma professeure de piano, Francine, m'a apprises, cette phrase – fais chanter les silences – me revient le plus souvent quand j'écris. Une excitation s'empare de moi à l'idée que le silence puisse être empli de musique. Que tout un monde puisse surgir entre deux notes, puis refluer dès que j'appuie sur la touche du piano. Que derrière la mélodie puisse se cacher une autre mélodie, faite de soupirs, de demi-soupirs, de notes suspendues, de points d'orgue, de respirations, de ruptures subites. Vivre avec le silence, marcher dans la vie enveloppée d'une épaisseur invisible, inaudible. Avancer confiante. La vie palpite au-delà des sens. Le monde n'est pas le monde. Car le monde est laid, sale, violent ; il a le goût du sang et l'odeur de la haine. Je n'entends plus les oiseaux chanter ni le chuchotement du vent. Au petit matin, me réveille une symphonie machinale : avertisseurs, clignotants, cadrans, le bourdonnement persistant du réfrigérateur et des moteurs

des voitures. Ces bruits recouvrent mon quotidien de leur pellicule hermétique, qui me colle à la peau et m'étouffe.

Enfant, j'aimais le bruit, c'était à mes oreilles une énergie, une puissance, le genre que l'on peut absorber en soi et transformer en magie. J'ai grandi dans des villes surpeuplées où le chuchotement de la nature a depuis longtemps cédé à la cacophonie de l'urbanité. Même la nature, la seule que je connaissais – la mer –, était tout sauf silencieuse. Quand elle dort et que la lune tire le rideau des vagues, elle ronfle, la mer, et son ronflement me rassure. Rien à voir avec les lacs miroirs des Laurentides.

Puisque j'étais entourée de bruit, comme toute enfant curieuse, je me demandais ce qui pouvait bien exister au-delà de la musique qui virevoltait autour de moi. Si un possible était possible au bout du son. Je courais après le bruit. J'imaginai un voyage infini, chevauchant les ondes sonores à travers les galaxies. Quelque part à des millions d'années-lumière, mes vocalises, surtout les *aaaaaaaa* longs et bien charnus, cherchent encore un interlocuteur. Pourtant l'espace lui-même est insonore, nous enseignait la professeure de sciences au primaire, le son ne pouvant pas voyager dans le vide. Cette théorie est contestée à présent. L'espace n'est jamais tout à fait vide, paraît-il. Il est parsemé de poussière astrale et d'autres matières mystérieuses qui peuvent servir de tremplin au son. Sauf que cette musique reste imperceptible à l'oreille humaine. Pour nous humaines¹, la vie compose sa trame musicale sur un canevas de silence. Ces paradoxes explosaient dans mon imaginaire de fille jouant sur son petit clavier électronique. Quand Francine,

1. Le féminin dans ce texte est universel.

au collègue à Montréal, me disait de faire chanter les silences, elle redonnait du sens à ma quête d'enfance.

Prendre conscience du jeu du bruit et du silence et le maîtriser sont deux choses bien différentes. Au piano, j'avais du mal à respecter les soupirs, mes mains s'impatientaient et me suppliaient de retomber sur le clavier pour ne pas rater la prochaine phrase musicale. J'abusais de la pédale qui fait résonner les notes au-delà de leur véritable durée. Ma professeure répétait : respire, respire... Respirer ? Laisser planer mes paumes dans cet insupportable entre-deux ? N'étais-je pas déjà assez flottante ? Née sans statut dans un pays qui ne voulait pas de moi, mes tout premiers mots crachés en deux langues, arrachée d'une école puis parachutée dans une autre chaque saison ? Je suis un poisson. Pour respirer, il faut bouger. Nager, nager. Filtrer par mes mouvements l'oxygène dans mes branchies, sinon mourir. C'est ainsi que survivent les exilés. L'immobilité, comme le silence, tue.

Ces moments de flottement entre les notes, et plus tard entre les mots, me terrifiaient. Je poursuivais ma course à travers le bruit, cherchant le bout du son. Dans mon empressement, j'enjambais les puits de silence qui ponctuaient ma vie. Tant mieux. Mieux que de ralentir. Tomber. Disparaître.

Je jouais comme je nageais, en sautant le plus haut possible au passage des vagues. Et j'écrivais comme je jouais, en remplissant tous les silences de mots. Hantée par le besoin de trouver les mots justes, tous les mots qui incarneraient ce que j'imaginai ou ce que je ressentais. Je manquais de vocabulaire. Paradoxe de celles qui parlent plusieurs langues. Le sentiment de manquer toujours de vocabulaire malgré la multitude de mots et d'imaginaires que je porte en moi.

Jongler avec une pluralité que je ne maîtrise pas et qui me réduit à l'impuissance, à l'imposture même. Une pluralité suspecte. À surveiller. Dans un pays où l'on fait de la langue maternelle une obsession, une violence est constamment exercée sur celles qui habitent les frontières. Elles qui ne peuvent adhérer à une langue originelle, encore moins la défendre, ni jurer fidélité à la pureté.

Alors, tant pour montrer patte blanche (oui, cher Québec, j'ai appris ta langue, je ne suis pas là pour saboter tes aspirations souverainistes ni ta révolution tranquille) que pour rester à la hauteur de ce qui jaillissait de mes sens, j'écrivais dans une langue gourmande, des mots complexes pour des émotions complexes. La beauté – mille couches de couleurs, textures, motifs, formes, lignes, matières, jeux d'ombre et de lumière – exigeait l'extravagance des mots. Je me soumettais à une écriture cumulative, quantitative. Un calcul capitaliste de la langue. Et j'étais toujours déficitaire. Je craignais les phrases courtes et simples. J'avais horreur des points à la ligne. Il me fallait des virgules, des points-virgules, des tirets, des parenthèses. J'enchâssais des descriptions dans des descriptions ; aux mots évocateurs, j'ajoutais d'autres mots. Je remplissais chaque espace, comblais les vides, bouchais les trous. Telle une enfant coloriant des images, je revenais sans cesse au même petit coin. Qu'aucun blanc n'échappe à mon coloriage. Que tout soit opaque, dense, impénétrable. L'écriture, mon bouclier, ma carapace de tortue faisant laborieusement son chemin à travers la langue. L'écriture, ma défense contre celles qui m'accuseraient de délit d'immigration, de trilinguisme, d'appartenances (voire d'allégeances) multiples. Je noyais dans un fleuve de mots mes silences et mes multitudes.

Le monde est surpeuplé de mots. Lancés, jetés, gaspillés, abusés. Les mots flottent partout. À la télé, j'écoute la journaliste tout en lisant les nouvelles en bas de l'écran, un œil fixé sur la météo qui affiche ses nuages, soleils, chiffres et mouvements du vent dans la marge à gauche, et l'autre œil surveillant, plus haut, le minuscule cadre où l'on montre une tribune vide et un compte à rebours jusqu'à la prochaine diatribe du président Trump. J'écoute la télé avec les sous-titres même si je maîtrise la langue. Je veux entendre et voir ce que j'entends. Face à la cacophonie quotidienne, je prétends être sourde. Face à l'avalanche de mots, je régresse dans un unilinguisme primaire.

L'acousticien R. Murray Schafer me revient tout à coup à l'esprit, écho de ma vie antérieure d'ethnomusicologue. « The tuning of the world », écrit-il. Tel un piano ou un violon, nous voilà accordées aux bruits dénaturés, envahisseurs de l'« imperialist soundscape¹ », trame sonore du monde depuis les premières expéditions coloniales. Cris tus dans le ventre des négriers. Ventes aux enchères d'hommes, femmes et enfants. Exhibés et stockés dans les ports des futures métropoles cosmopolites avec les fourrures, les épices, le sucre et le tabac. Le paysage sonore impérialiste fait taire les sons de la nature, les appels de la vie nomade et les langues ancestrales qui bercent l'humanité. Colonisées, nos cordes intérieures vibrent au rythme de la chaîne de production. Crissement de trains sur les chemins de fer sciant continents et peuples en mille morceaux. La vie rurale cède ses chants de pâturage, blé ondulant au gré du vent, caquètement de la basse-cour, l'occasionnelle hache

1. R. MURRAY SCHAFER, *The Tuning of the World*, New York, Random House, 1977.

coupant le bois, au battement mécanique de la chaîne d'assemblage dans les usines. Aujourd'hui, l'environnement est saturé de sons non vivants, indistincts, inaudibles, qui envahissent les recoins les plus intimes de la vie. Les signaux wifi, le téléphone et la brosse à dent électrique en recharge perpétuelle, le ventilateur interne de l'ordi ou le chauffage s'allumant dès que la température ambiante baisse au-dessous de 19 degrés... Autant de sons qui s'amalgament à la musique, aux appels de la faune opportuniste de la ville, au brouhaha de la rue, aux voix des gens que j'aime et de celles qui m'adressent la parole depuis les écrans qui pullulent dans la maison. À la pollution lumineuse s'ajoute la pollution sonore que Schafer définit ainsi : l'incapacité d'écouter attentivement. La pollution sonore, ce sont ces ensembles de sons qui peuplent le quotidien et que l'on a appris à ignorer. Si vous pensez résister en vous retirant dans des bulles de silence, détrompez-vous. Il faut plutôt réapprendre à écouter attentivement, nous dit Schafer, à distinguer les sons, percevoir les nuances, tendre l'oreille à la marche déterminée des fourmis et au murmure des feuilles avant qu'elles ne tombent et meurent à l'automne. Apprendre de nouveau à faire chanter les silences.

Je suis de plus en plus loin de la petite fille qui courait après le bruit. Je ne lis plus dans les cafés bondés, je ne porte plus d'écouteurs, ni dans le métro ni en promenade. Je m'arrête aux puits de silence dans l'espoir d'étancher ma soif des sons de la nature, d'y cueillir les pensées. Je ne saute plus au passage des vagues (quand j'ai la chance de retrouver la mer), je plonge loin, plus loin, et je me fâche lorsque mon corps remonte bien malgré moi vers la surface où le bruit de la vie s'empare de la musique de l'eau et l'écrase.

Alors que je le fuyais enfant, je cherche à présent le chant du silence. M'abandonner au vide. Creuser le puits. Déterrer toutes les histoires que je tais en moi. Me laisser traverser par leur chant inaudible jusque dans les coins les plus sombres de moi. Me laisser mourir... Accueillir le silence qui accompagne la mort. Je me demande quels possibles me sont à jamais perdus, quelles autres visions du monde demeurent cachées dans les silences, tuées dans l'œuf, condamnées à l'extinction par manque d'écoute.

Que serait une écriture guidée par le silence ? Il y a l'image de l'écrivaine obsédée par une idée, assise devant l'ordi à taper comme une beatnik, jusqu'à l'épuisement. La vérité est que les jours d'écriture, je les passe surtout à regarder le vide, le bois franc du plancher, l'alternance du blanc et du noir sur le clavier du piano. Parfois, je jette un coup d'œil à la ruelle par la fenêtre, d'autres fois je fixe l'écran pendant une heure, deux, trois, sans qu'une seule idée ou un seul mot me viennent. Le syndrome de la page blanche, on l'appelle, comme si c'était une maladie. Pendant ces moments de rien, pourtant, quelque chose commence.

Mahmoud Darwich écrivait ses poèmes et les abandonnait dans un tiroir. Il les privait de son regard et du soleil des semaines durant, jusqu'à les oublier. Il les relisait alors et s'il se reconnaissait dans le poème, il le rejetait. Il imposait le silence à son poème pour le libérer de son ego de poète¹. Christian Bobin parle de l'écriture comme d'un ami-fantôme : « Tu es ce qui en moi mange du silence². » Et quand Bobin

1. Mahmoud DARWICH, *La Palestine comme métaphore*, traduit de l'arabe par Elias Sanbar et de l'hébreu par Simone Bitton, Arles, Actes Sud, coll. « Sindbad », 2002.

2. Christian BOBIN, *Un bruit de balançoire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », [2017] 2019.

évoque « cette autre vie flottant au-dessus du monde comme les couleurs au-dessus des prés », une vie qui « n'est pas faite de briques mais de vide, d'intervalles, de silence », je retrouve le piano et Francine qui prie Yara de laisser ses silences chanter. Les grandes poètes (car les grandes écrivaines, qu'elles soient romancières, essayistes ou journalistes, sont d'abord des poètes face à la vie) m'ont appris ceci : l'écriture se passe dans les silences, entre les mots, au cœur de ces lieux où la poète se retire et confie ses vides. « Entre deux notes de musique, écrit Clarice Lispector, il existe une note, entre deux faits, il existe toujours un fait, entre deux grains de sable, si proches soient-ils l'un de l'autre, il y a toujours un intervalle ; il existe un sentiment qui se trouve entre le sentiment – dans les interstices de la matière primordiale se trouve la ligne de mystère et de feu qui est la respiration du monde, et la continuelle respiration du monde est ce que nous écoutons et que nous appelons silence¹. »

Vas-y. Entre dans mes silences. Confie-moi les tiens. Écoutons chanter nos silences. Qui sait, peut-être naîtra-t-il un jour entre les mots un autre récit du monde, moins cacophonique, moins bruyant. Où la parole, plurielle, l'histoire, symphonique, se déploieront libres. Où chacune déposera son silence, l'offrira à l'autre, l'entendra chanter et chantera le silence de l'autre. Où se rencontreront des univers intérieurs, plus vastes que mon imaginaire, plus riches que mes langues. Réservoir infini d'humanité, de possibles.

Un monde-poème.

Y. E.

1. Clarice LISPECTOR, *La passion selon G. H.*, traduit du brésilien par Claude Farny, Paris, Éditions des femmes-Antoinette Fouque, [1978] 2014.